

Jeunes cinéastes français, Caroline Poggi et Jonathan Vinel livrent un premier long métrage inclassable, novateur et fascinant

# MEUTE MÉLANCOLIQUE



**Jessica (Aomi Muyock), guerrière maternelle, et son escouade d'enfants perdus.**

SISTER  
DISTRIBUTION /  
ECCE FILMS

MATHIEU LOEWER

«**Jessica Forever**» ► Le titre, sans une once de second degré, fait pourtant sourire. Il est à l'image d'un film voué à susciter rejet ou admiration. Soyez prévenus, la Corse Caroline Poggi et le Toulousain Jonathan Vinel (29 et 31 ans) œuvrent en marge du cinéma d'auteur homologué, défrichent des territoires inexplorés dans le septième art hexagonal. Avant de signer ce premier long métrage, le couple s'est forgé une réputation dans le court avec *Tant qu'il reste nous reste des fusils à pompe* (Ours d'or à Berlin en 2014) ou *After School Knife Fight*. Celui-ci, on a pu le voir en ouverture du triptyque *Ultra Rêve*, accolé aux contributions de leurs aînés Yann Gonzalez et Bertrand Mandico. Deux cinéastes qui dérivent dans la même galaxie, où l'on pourrait croiser aussi les onnis de Virgil Vernier (*Sophia Antipolis*).

La première séquence de *Jessica Forever* impose en quelques secondes l'univers parallèle du tandem. Un garçon blond se jette à travers la baie vitrée d'un pavillon de banlieue, une milice d'adolescents en tenue

d'assaut débarque aussitôt pour l'emmener, quand surgit au bout de la rue un essaim de drones tueurs. Kevin rejoint ainsi l'escouade de Jessica, égérie maternelle des «orphelins» – des jeunes ultraviolents traqués par les autorités, qui forment sous son aile une famille d'élection. Elle leur donne l'amour dont ils ont été privés par une société qui les a rejetés et a fait d'eux des monstres. En cavale dans un monde étrangement dépeuplé dont les adultes semblent absents, le petit groupe squatte des villas inoccupées avant de se réfugier sur une île.

## Dystopie contemporaine

*Jessica Forever* lorgne a priori vers des genres établis, mais refuse le carcan de leurs schémas narratifs et en détourne les codes. On retrouve ici l'atmosphère de l'anticipation post-apocalyptique à la *Mad Max*, la mélancolie du *teen movie* ou l'argument du film de jeunes délinquants, sous-genre transcendé par Stanley Kubrick avec *Orange mécanique*. Autant de références stériles, car les cinéastes puisent leur inspiration à d'autres sources audiovisuelles: la publicité (ce plan au ralenti où Jessica balance en arrière ses

cheveux mouillés) ou le jeu vidéo (d'où vient leur fétichisme morbide des armes à feu) – et le maelström des images hétéroclites déversées sur internet.

Cet imaginaire impur se nourrit du présent et le raconte. Poggi et Vinel revendiquent un «cinéma de la sensation» qui capture confusément l'air du temps et l'esprit d'une génération – celle, sans idéal, des *millennials*. Comme eux, leurs personnages sont des «enfants du capitalisme», rejets déviants d'une société individualiste à laquelle ils opposent la fragile utopie de leur communauté fraternelle. Ils en reproduisent la violence ou la retourment contre eux-mêmes, dans une mise à jour nihiliste de l'éternel romantisme adolescent. Les cinéastes célèbrent ce spleen inconsolable où cohabitent nostalgie de l'enfance et pulsion de mort; la guérilla suburbaine de ces orphelins étant une révolte vaine, un baroud d'honneur désespéré. Lyrique et contemplatif, *Jessica Forever* entonne ce chant du cygne en cherchant des éclats de beauté dans les décors les plus ordinaires, dans les clichés les plus kitsch, offrant une expérience cinématographique inédite et entêtante. |